

Introduction

Interpréter

Christian Thiboutot, Ph. D.

Université du Québec à Montréal

Il y a un sens à dire que l'histoire des sciences humaines, et plus particulièrement de leur accession à la scientificité, remonte en bonne partie au jour où elles ont érigé en système le doute porté sur les formes dites préscientifiques de la pensée – comme la mythologie, la littérature et, en général, l'ensemble des œuvres d'art et de culture au sein desquelles l'homme, depuis toujours, avait coutume d'explorer et de rencontrer sa condition en l'interrogeant et en se l'explicitant sur un mode narratif.

Aujourd'hui, on ne trouve plus beaucoup de recherches en sciences humaines et sociales qui sont expressément menées à partir d'œuvres d'un tel genre, sinon à partir d'un appareillage conceptuel et épistémologique qui tend parfois à les assimiler au statut d'objets d'un savoir. Une tendance que la phénoménologie a reconnu sous les traits du psychologisme, de l'historicisme (...) et qui continue, aujourd'hui encore, de faire en sorte que nous nous questionnons sur la manière la plus valide et la plus fertile de questionner non seulement le legs narratif de notre culture, mais aussi nos comportements signifiants et l'ensemble des récits à l'intérieur desquels se cherche et s'exprime notre identité narrative.

Un tel genre de questionnement traverse évidemment la recherche qualitative, et ce, dans nombre de ses variations. En effet, que le chercheur écoute et tente de comprendre le sujet humain avec lequel il se place en dialogue, ou qu'un autre s'efforce de rencontrer une œuvre en interrogeant le sens qui y affleure, à chaque fois celui-ci se retrouve en situation de langage et, à ce titre, doit assumer la question de savoir comment élever cette chaîne narrative – dans laquelle il s'avère lui-même impliqué – au statut d'un savoir ou, du moins, d'un sens qui puisse être pensé et communiqué.

La recherche qualitative n'échappe donc pas aux débats qui concernent l'interprétation : elle s'y installe peu importe les formes, tantôt plus

techniciennes, tantôt plus poétiques, qu'elle est susceptible de prendre. À chaque fois, pourtant, une question fondamentale demeure : comment, lorsqu'au départ d'une recherche, s'ouvre un dialogue de personne à personne, la contemplation d'une œuvre d'art ou la lecture d'un récit de fiction, est-il possible qu'à la fin soit préservé ce caractère de dialogue, de contemplation ou de lecture?

Autrement dit, que signifie, en recherche qualitative, interpréter – un symptôme, un rêve, une peinture, un mythe, un rituel, un texte, une parole? Quelle part la science peut-elle espérer prendre dans l'interprétation, qui est en droit de se demander jusqu'à quel point elle peut ou doit s'avérer méthodique, savante ou théoriquement motivée?

Et inversement : dans quelle mesure est-il possible de prétendre que l'interprétation se donne comme une activité créatrice, poétique ou imaginative? Dans chaque cas d'espèce, quelles sont les limites et les possibilités imparties aux différents visages pris par l'interprétation, en recherche qualitative? Que faut-il présupposer, lorsqu'il s'agit d'interpréter, pour précisément viser des qualités, des manières d'être, des différences ontologiques?

Le présent numéro offre un espace de questionnement et de pensée pour des chercheurs qui, chacun à leur façon, engagent la recherche qualitative de façon à la fois alternative et originale, investissent et revitalisent le grand champ de « l'interpréter » et en présentent un visage riche, original, voire méconnu.

De fait, ce projet de numéro a initialement trouvé son inspiration dans les questions et les besoins exprimés par plusieurs doctorants impliqués non seulement dans des recherches qualitatives *at large*, mais dans des modèles de recherche dont la dimension interprétative, par principe, excède les cadres et les exigences de l'abord spécifiquement méthodologique ou scientifique du problème de l'interprétation. Autrement dit, comment ces étudiants, qui souhaitent travailler à partir d'une œuvre d'art ou de culture, à partir du tissu narratif d'un dialogue et, plus concrètement, à partir de considérations existentielles plutôt qu'épistémologiques, peuvent-ils imaginer et légitimer leur démarche interprétative, s'il s'avère entendu que c'est l'être, plus que le connaître, qui cherche d'abord à se dire et à s'explorer dans de telles recherches?

Ces questions, naturellement, étaient au départ situées. Elles viennent essentiellement de doctorants de l'Université du Québec à Montréal et de son département de psychologie. Plus exactement, de doctorants de la section de psychologie humaniste du département, qui s'intéresse notamment à la

phénoménologie, à la philosophie existentielle et à l'herméneutique – c'est-à-dire à la philosophie continentale et, avec elle, à une manière alternative de concevoir à la fois la psychologie, les sciences humaines et la recherche qualitative. C'est dans cet esprit que le thème, aussi bien que l'orientation du numéro, a été pensé, qu'il a souhaité offrir un espace de problématisation et de pensée pour un type de recherche plus proche de l'herméneutique contemporaine que d'une recherche qualitative conçue dans une perspective plus scientifique. Ce numéro de *Recherches qualitatives* trouve ainsi son originalité dans sa manière de proposer, depuis la perspective de chacun de ses contributeurs, qu'interpréter, en recherche qualitative, recèle une dimension existentielle et éthique qui requiert d'être dite et explorée comme une manière de relancer la question infinie que l'homme est pour lui-même, et ce, avant tout projet de connaissance ou de maîtrise.

Céline Boissonneault et Florence Vinit, dans le contexte d'une recherche doctorale qui porte sur l'expérience de femmes dont la fécondation *in vitro* s'est avéré un échec, explorent les conditions de possibilité d'un type d'analyse interprétative qui sache maintenir le dialogue avec ces femmes plutôt qu'à le raturer dans une pratique d'interprétation formelle, voire réductrice. À partir d'une posture existentielle, elles trouvent dans la « voie de l'écriture » une manière de garder la parole de ces femmes vivantes et, partant, restituent à la recherche qualitative son fondement narratif aussi bien que sa fertilité éthique. À ce titre, elles engagent une pratique d'écriture motivée par la rencontre de l'autre et par le devenir langage de l'écoute elle-même.

Valérie Bourgeois-Guérin et Simon Beaudoin s'attardent quant à eux à l'horizon éminemment éthique de l'interprétation de la souffrance en recherche qualitative. En survolant l'apport de quelques grands philosophes, comme Lévinas et Ricoeur, ils montrent comment l'éthique non seulement invite à réaliser le travail de l'interprétation, mais assure à celle-ci son ouverture à l'altérité de ce qui est rencontré, à savoir à la parole de l'Autre. Placée dans cette perspective, la recherche qualitative apparaît à la fois comme une déférence et une pratique de respect dans le dialogue. L'exigence éthique débordant par principe le champ de l'épistémologie et le projet de comprendre, qui restent tard venus par rapport à la responsabilité et à l'exigence du Bien.

Scott Churchill, en évoquant la culture de l'International Human Science Research Conference et en se plaçant dans la proximité d'une tradition de recherche phénoménologique en recherche qualitative, reprend le débat, qui a parfois viré à l'opposition, entre « décrire » et « interpréter », en recherche qualitative. En revisitant Husserl et Heidegger de façon ciblée, il démontre toutefois que chez ces deux philosophes, la description s'avère par essence

(toujours) déjà liée à l'interprétation. Autrement dit, il fait remarquer qu'une tendance existe, qui consiste à identifier une limite arbitraire entre l'objectif de décrire et celui d'interpréter, dans la structuration des expériences de recherche phénoménologique. En faisant valoir que la description et l'interprétation sont au contraire apparentées, Churchill reconnaît dans leur opposition un faux débat et, plus largement, dans l'appropriation des sources philosophiques de la recherche phénoménologique, une pratique de compréhension parfois maladroite.

Florence Vinit, d'entrée de jeu, avance que la notion d'interprétation, centrale en herméneutique, ne doit pas *a priori* être associée à l'épistémologie ou à une instance du savoir, en recherche qualitative, mais plutôt à quelque chose qui arrive au chercheur, à une expérience dans laquelle celui-ci se trouve pris et impliqué, c'est-à-dire à un « événement » signifiant. Ce faisant, l'auteure place la rencontre de l'Autre au cœur du processus de recherche, qu'elle compare à une expérience qui peut surprendre, troubler ou remettre en question, mais qui toujours dépasse ce que le chercheur avait prévu ou attendu. En restant proche de la philosophie de Gadamer, elle présente l'interprétation comme un *art* plutôt qu'une région exclusive de la méthodologie. C'est dans cet esprit qu'elle affirme que la vérité s'avère essentiellement participative et, en tant que telle, que la recherche qualitative reste inachevable dans l'ordre de la maîtrise technique des phénomènes humains. Cet inachèvement, pour Vinit, fait toutefois toute la prodigalité du champ qualitatif, car il ouvre sur la mise en jeu du chercheur dans une manière renouvelée de rencontrer l'Autre, dans une recherche appelée à se dépasser dans l'art de vivre et dans une pratique éthique.

Sophie Bertrand, de son côté, s'intéresse à la postérité et à l'actualité herméneutique du mythe, dont elle interroge la pertinence et la fertilité de l'interprétation en recherche qualitative, et plus particulièrement en psychologie. En s'inspirant de la phénoménologie de Mircea Éliade et de la philosophie réflexive de Paul Ricoeur, elle s'attarde notamment à la valeur symbolique du mythe, de même qu'à sa portée ontologique, c'est-à-dire à sa manière de raconter, de façon allégorique et poétique, ce que signifie *être* pour l'homme. Ainsi rencontre-t-elle le mythe comme une variation imaginative sur le réel, voire comme une « réflexion » différente, originale, capable de prétendre au statut de modèle d'approfondissement du roman de l'existence. À ce titre, elle réhabilite le mythe au regard de tout questionnement proprement qualitatif – qui porte par définition sur le sens de l'agir et du pâtir humains.

Johanna Bienaise, dans son commentaire, s'applique à croiser la notion, pratique et artistique, d'interprétation en danse contemporaine avec celle, d'essence plus formelle, d'interprétation en recherche qualitative. Un

croisement qui la conduit, sur un plan plus personnel, à faire entrer en dialogue son expérience de danseuse et sa position universitaire de doctorante. Plus précisément, Bienaise associe ces deux espèces d'interprétation à un processus d'échange et d'adaptation continus entre soi et le monde. Elle est ainsi amenée à faire valoir comment les défis et les enjeux adaptatifs expérimentés par le danseur, lorsqu'il interprète une chorégraphie, résonnent avec ceux du chercheur, lorsqu'il investit le processus d'interprétation de ses données. Les deux types d'interprétation s'organisent autour de trois moments clés : la rencontre, le déséquilibre et la quête d'autonomie.

Isabelle Dame et Christian Thiboutot, en s'appuyant sur l'art cinématographique de Krzysztof Kieslowski, démontrent comment le cinéma, en suspendant notre adhésion naturelle à l'évidence de « l'être donné », d'une part, et d'autre part, en ouvrant un espace imaginaire d'exploration de « l'être possible », se présente comme un modèle de description de la réalité qui peut inspirer la recherche qualitative. En mettant différentes œuvres du cinéaste en lien avec des corpus de la psychanalyse et de la philosophie existentielle, ils s'efforcent ainsi d'explorer la richesse heuristique, éthique, voire thérapeutique du cinéma, qu'ils comprennent comme un art par lequel l'homme moderne arrive à se raconter à lui-même qui il est et ainsi, à mieux se comprendre.

Jacques De Visscher a pour point de départ que l'herméneutique ne peut d'aucune façon se réduire au statut d'une discipline académique. Au contraire, il cherche à démontrer que celle-ci relève primitivement du domaine des « secrets de l'existence », notamment lorsque l'interprétation de textes, d'œuvres d'art ou de situations de la vie quotidienne se trouve concernée. Il en est ainsi, nous explique-t-il, parce que l'approche et la compréhension de ce qui est vraiment important pour l'homme impliquent « l'exploration et la traversée de plusieurs seuils, la faculté de lire entre les lignes ou de voir avec un œil intérieur ». Le développement de notre profondeur empathique, bien plus qu'une science du comprendre, implique la reconnaissance de la faillibilité et du caractère ineffable de la compréhension humaine, à savoir du fait que nos quêtes de sens sont toutes, par définition, déployées « au seuil de la vie ». Dans son texte, De Visscher part du film du même nom, d'Ingmar Bergman, qu'il conçoit à la manière d'une évocation métaphorique de la compréhension humaine, à savoir comme un exercice qui suppose un minimum de familiarité avec le mystère de la vie, en même temps que l'acceptation des limites imparties à nos possibilités d'explication.

Harold Descheneaux, dans une glose serrée, fait valoir que le fondement de l'éducation, loin de résider dans la séparation abstraite de la relation d'apprentissage en deux pôles exclusifs, actif et passif, soit de celui qui parle et

de celui qui écoute, trouve plutôt son être dans un « déjà-là », c'est-à-dire dans une coappartenance au langage et au dialogue plus originnaire que toute spécialisation en couple d'opposés – soient-ils tenus pour complémentaires. La parole et l'écoute, précise-t-il, participent à la transmission dans la mesure où elles se font ouverture à ce qui se laisse entendre. À ce titre, l'éducation participe au champ de l'interprétation. Elle est aussi bien culture de l'ouverture qu'ouverture à la culture. Dans la perspective de l'onto-phénoménologie, elle consiste dans l'élargissement du mouvement de transcendance vers le monde des apprenants, dans leur naissance continue au monde et dans leur élévation à l'universel d'un dialogue que l'homme *est*, bien plus qu'il le maîtrise.

Jacques Quintin conclut *Les visages de l'interprétation* en proposant que la psychothérapie, comme le dialogue socratique ou l'exploration en sciences humaines, se révèle d'abord et avant tout comme une « recherche », c'est-à-dire comme une délibération éthique au sein de laquelle se déploie la quête de soi – d'un soi dont il s'agit, avec l'herméneutique, d'encourager l'infinie et courageuse mise en œuvre éthique, plutôt que la connaissance ou les certitudes. Pour lui, en effet, l'existence humaine est à elle-même une question, une aventure herméneutique. Et les humanités, le mode d'illustration et d'exploration par excellence de cette aventure, c'est-à-dire de l'existence en tant qu'ouverture, question, recherche ou poursuite d'elle-même. En ce sens, affirme-t-il, les humanités jouent un rôle primordial dans l'élargissement de la conscience que l'homme a de lui-même. Il importe donc, dit-il, de les protéger et de mettre en valeur leur héritage.

Christian Thiboutot est professeur au Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) depuis 2004 et directeur du Cercle interdisciplinaire de recherches phénoménologiques (CIRP). Il a travaillé à plusieurs publications et conférences sur la philosophie de Gaston Bachelard et s'applique à explorer les possibilités d'échange entre la phénoménologie et la psychanalyse. Il s'intéresse également à l'interprétation et à la pertinence, en recherche, de l'art, du legs narratif de notre culture et des explorations poétiques de l'expérience humaine.